



N^o 14. — 10 Août 1823.

ÉCLAIRS.

Le 10 août et les tricoteuses. — L'Espagne et ses vieux souvenirs. — Le bonnet rouge et la tricoteuse de la Chaussée-d'Antin. — L'émigré oubliant ses malheurs pour chanter ceux de ses princes. — Les divorces mutuels. — Le 64^e régiment et son drapeau sans tache. — Mina sans chemise et va-nuds-pieds. — Vive le Roi, quand même, ou le maréchal blessé en Catalogne. — La régence de Madrid lavant les étables d'Augias.

LE 10 AOUT 1792.

Qui veut manger du Suisse! Veux-tu manger du Suisse! Tels étaient les cris que poussèrent, à cette époque, des monstres à figures humaines, des êtres également abrutis par l'ivresse du sang et du vin. Les détails des massacres du 10 août sont trop connus pour que nous ne soyons pas dispensés de les retracer de nouveau.

IX.

Un conseil funeste avait décidé Louis XVI à quitter son palais pour aller se mettre en quelque sorte à la discrétion de l'assemblée législative. Cette démarche lui coûta le trône et la vie. En se déterminant à quitter son palais, le Roi avait dit : *Donnons cette dernière marque de notre amour pour le peuple.* A l'instant où les portes s'ouvrirent pour le passage de la famille royale, Louis XVI dit aux personnes qui l'entouraient : *Allons, messieurs, il n'y a plus rien à faire ici.* Malheureux prince ! il y avait beaucoup à faire encore, si le courage que l'on mit à défendre des murailles avait eu pour objet le salut du meilleur des rois, et les jours de sa famille. Il y avait beaucoup à faire encore, si les trois cents Suisses, et les grenadiers des Filles-Saint-Thomas et des Petits-Pères, qui vous servirent d'escorte jusque dans le repaire de l'assemblée, n'avaient affaibli, par leur absence, le petit nombre de braves restés au château.

Le Roi, parvenu à côté du président de l'assemblée, prononça ces paroles : « Messieurs, je suis venu ici pour « éviter un grand crime; je me croirai toujours en sûreté, « ainsi que ma famille, au milieu des représentans de la « nation. »

Il ne la trouva point, cette sûreté qu'il comptait rencontrer dans le sein d'une chambre qui avait résolu le renversement de la royauté. Là tout était concerté d'avance, les interpellations des forcenés qui se présentaient à la barre, la déférence des députés, et la promptitude des décrets préparés de longue main. Vers le soir, et sur le rapport de Vergniaud, l'assemblée décréta que le chef du pouvoir exécutif était suspendu de ses fonctions, jusqu'à ce qu'une *Convention nationale* eût adopté les mesures convenables pour assurer la souveraineté du peuple, le règne de la liberté et de l'égalité.

Des traits d'une férocité sans exemple signalèrent cette funeste journée ; mais on peut citer aussi, en com-

pensation, la bravoure de ceux qui défendirent la monarchie expirante. On n'oubliera jamais que M. Hubert de Diesbach, lieutenant de grenadiers, dont la compagnie avait été détruite sur le grand escalier des Tuileries, dit aux sept hommes qui lui restaient encore : « Camarades, ce n'est pas la peine de survivre à tant de braves gens ; » et à l'instant il saisit le fusil d'un soldat tué à ses côtés, se précipite, et trouve la mort dans les rangs des Marseillais.

M. de Montmolin venait d'entrer au régiment en qualité d'enseigne. N'ayant pas encore d'uniforme et voulant pourtant coopérer à la défense du Roi, il emprunta un habit à M. de Forestier. A la tête de quelques soldats, il parvint à se faire jour jusqu'à la place Vendôme. Là, ne pouvant plus avancer, après avoir tué de sa main plusieurs des assaillans, percé enfin par-derrière, il tomba dans les bras d'un caporal et lui dit : *Laissez-moi périr, et ne songez qu'à sauver le drapeau.* Ce caporal ayant reçu lui-même un coup mortel, M. de Montmolin s'enveloppa dans son drapeau, et ses meurtriers ne purent s'en emparer qu'en le déchirant.

Il est à remarquer que les officiers suisses qui périrent au 10 août portaient presque tous des noms qui figuraient déjà glorieusement dans nos annales militaires.

Dans cette journée désastreuse, on vit reparaître à la tête des assassins l'infâme Théroigne de Méricourt, cette héroïne de tous les massacres précédens. Ce jour-là elle eut pour compagne une actrice nommée Lacombe, qui, vêtue comme elle en amazone, marcha à la tête des Marseillais, et reçut une blessure au poignet. C'est à l'occasion de cette actrice que la commune de Paris prit un arrêté portant que, dans les cérémonies publiques, *les citoyennes patriotes* des 5 et 6 octobre auraient une place marquée. Ces femmes, disait l'arrêté, assisteront aux fêtes avec leurs époux et leurs enfans, *et elles trico-*

*

teront. C'est de là qu'est venu l'expression de *trico-
teuse*.

Nous sommes arrivés au trentième anniversaire de cette journée qui eut des suites si funestes pour le royaume. Si nous regardons autour de nous, quelle différence ! Toutes les traces du crime ont disparu. Autour de ce même palais où périrent tant de fidèles sujets, nous voyons une garde nombreuse et dévouée, et ce même peuple qu'alors on porta à de si cruels excès, remercie chaque jour le ciel de lui avoir rendu ses princes légitimes et la paix. Cette même révolution qui menaçait il y a trente et un an tous les trônes a osé relever, il est vrai, sa tête sanglante ; mais elle est battue, poursuivie jusqu'aux bornes de l'Europe, où nous la voyons près d'exhaler son dernier soupir.

LETTRES TURQUES.

TROISIÈME LETTRE.

(*A Abd-el-Racin, médecin, au Sérail.*)

Je t'envoie, pour augmenter le nombre des curiosités de ton cabinet, un mors de bride en argent, dont l'antiquité et l'origine méritent d'intéresser un savant tel que toi. Tu verras, par les caractères arabes, assez bien conservés, dont ce mors est recouvert, qu'il a appartenu à Abulcazem, gendre d'Ayub, dont la famille était l'une des plus distinguées parmi les Maures de Cordoue, ainsi que nous l'apprennent les écrits de Perif Aledris. Cette tribu subsiste encore, dans ses descendans, vers les confins du royaume de Fez, et le bruit de sa renommée a traversé plus d'une fois le grand désert d'Afrique.

Ce mors fut trouvé, à une époque inconnue, sur les rives du Jarama, et on le plaça dans une chapelle du voi-

sinage , où il est resté exposé pendant plus de trois siècles à la vénération des chrétiens : ceux-ci s'étaient persuadés, on ne sait trop pourquoi , que ce meuble avait servi de frein à la mule de leur célèbre apôtre Paul , lorsque , suivant une ancienne tradition , il vint de Rome en Espagne. Ils attribuaient à ce joyau de grandes vertus pour guérir les maladies des mulets , et pour dompter les chevaux rétifs. Enfin , un pèlerin revenu de la Palestine , où il avait acquis quelque connaissance de la langue arabe , traduisit aisément l'inscription , et cet objet d'une dévotion trop long-temps abusée , rejeté du sanctuaire avec indignation , tomba entre les mains d'un juif dont les héritiers ont consenti à me le céder moyennant un prix raisonnable.

Que tu serais occupé agréablement , Racin , si tu voyageais avec moi sur ce sol que je parcours , où l'on rencontre à chaque pas des vestiges glorieux de l'ancienne domination des Maures. C'est en vain que l'épée , le feu et les proscriptions , ont été tour à tour employés pour effacer en ce pays jusqu'aux dernières traces de l'empire des Kalifes. La mémoire des Musulmans vit encore dans les endroits qu'ils ont occupés ; elle vit dans la bouche même des habitans actuels de l'Espagne , qui ne sauraient dénommer les lieux que les Maures ont créés ou embellis , sans rendre involontairement hommage à ces brillans fondateurs. Les villes , les montagnes , les vallées , les rivières , s'enorgueillissent encore de porter leurs noms arabes. Lorsque le peuple ignorant de ces campagnes , jadis si policées , prononce les mots *Almería* , *Xérès* , *Alcaniz* , *Zahara* , *Veled-Vlid* (Valadolid) , il ne se doute pas qu'il consacre sans cesse le souvenir d'une race qu'il a proscrite avec tant de soin. Le séjour d'un de tes ancêtres s'appelle encore *Albar-Racin*. *Medina Selim* , la ville de l'affable , n'a eu besoin de subir , en passant au pouvoir d'un noble arragonnais , qu'une

légère altération pour signifier la ville du ciel , désignation que ne justifie ni le triste aspect de cette bourgade , ni le peu d'urbanité de ses habitans. La Péninsule où le croissant parut pour la première fois aux yeux des Goths épouvantés se nomme encore *Al-Geziras* ; *Almaden* est toujours la mine par excellence ; et la noble montagne qui depuis tant de siècles voit passer à ses pieds , deux fois par jour , les eaux de l'Océan qui se rendent dans la Méditerranée , a conservé son nom de *Gibal* ou *Gibraltar*.

Là même où les chrétiens ont fouillé dans les entrailles de la terre pour extirper tous les vestiges de l'habitation d'un noble sarrazin , la langue a bravé leurs efforts , et le nom d'*Alcazar* survit à leurs destructions. C'est ainsi que le souvenir de la famille d'*Ayub* , à qui appartenait l'objet que je t'envoie en présent , et qui s'était établie auprès de l'antique *Bilbilis* , subsiste encore avec le nom de son château , *Calatayud*.

Tu m'as raconté mille fois que les restes de ces puissantes tribus , réfugiés sur le sol brûlant de l'Afrique , et parmi lesquels tu as toi-même pris naissance , conservaient précieusement , de génération en génération , les clefs de leurs palais et de leurs enclos , derniers gages de propriété que leurs ancêtres avaient emportés avec eux en quittant l'Espagne. Si ces nobles exilés revenaient un jour visiter leurs héritages , ils ne retrouveraient ni les serrures , ni les portes , ni les murailles. Mais en interrogeant la terre , elle répondrait par ses anciens noms , et elle révélerait ainsi l'emplacement où reposent les os de leurs pères. Et leurs généreux coursiers , habitués aux sons harmonieux de la langue arabe , se croiraient peut-être encore dans leur patrie , en se désaltérant aux rives du *Guadarrama* , de la *Guadiana* , de l'*Almanzora* et du *Guadalquivir*.

Dis-moi , Racin , pourquoi la puissance du langage

est-elle la plus durable de toutes, et pourquoi est-il permis à l'homme de détruire tout ce que d'autres hommes ont fondé, -excepté la mémoire des mots dont ils s'étaient servis pour désigner des choses insensibles? En France, par exemple, un gouvernement auquel les souvenirs déplaisaient ordonna, dit-on, sous peine de mort, qu'on oublierait certains noms de provinces. Depuis trente ans, cette loi n'est pas révoquée, quoiqu'elle paraisse être tombée en désuétude à l'égard des particuliers. Mais les anciens noms, quoique proscrits, sont encore dans toutes les bouches : on se dit Provençal, Champenois, Picard ou Breton, ce qui ne m'a pas peu embarrassé à mon arrivée, sous le rapport de la géographie ; car j'ai cherché pendant tout un jour, sur plusieurs cartes des plus modernes et des plus estimées, les limites de la Bourgogne et celles de l'Auvergne, sans pouvoir les rencontrer.

En Espagne, l'Andalousie porte encore le nom des Vandales qui la conquièrent sur les Romains, et les pays de Cordoue, Jaen, Murcie, Valence, Arragon, Léon, Séville, Grenade, Navarre, Galice, y ont conservé, avec leurs anciennes frontières, et certains privilèges, le nom de royaumes, bien que les rois aient cessé d'y exister depuis plusieurs siècles.

Cet empire des noms, qui survit aux plus grandes révolutions, mérite d'occuper nos pensées. Ce n'est point seulement un effet de l'habitude : car l'homme s'accoutume aisément à une législation nouvelle, le barbare à la civilisation, le sauvage aux jouissances du luxe, tandis que mille ans ne suffisent pas quelquefois pour effacer un nom de la mémoire d'un peuple. C'est avec la parole, Racin, que Dieu créa le monde ; c'est avec la parole que se manifeste la pensée, par laquelle nous communiquons nous-mêmes avec Dieu. Il était donc juste, ce me semble, que, parmi les puissances que l'homme exerce, celle

qui émane le plus immédiatement de la révélation divine fût distinguée des autres par la durée. L'homme, usant de son intelligence propre, bâtit des palais, fertilise des vallées, imprime aux montagnes des formes régulières : un incendie, une armée, un tremblement de terre, viennent tout anéantir. Mais celui qui, le premier, attribue un nom à une chose dans la nature, lègue aux générations à venir le plus durable des monumens : car les hommes s'interrogent d'âge en âge, à la vue des objets, et c'est ainsi que les noms traversent les siècles.

Le langage se modifie néanmoins à la longue, et plusieurs mots deviennent presque méconnaissables, à force d'être altérés. Il faut alors une étude approfondie pour découvrir leur origine, et ceci est l'objet d'une science très-cultivée parmi les Francs depuis un certain nombre d'années, et qu'on nomme la science étymologique. Une société d'antiquaires, rassemblée à Paris, s'occupe avec beaucoup de zèle de ces recherches. L'un d'eux me disait, il y a quelque temps, qu'ils étaient sur le point de résoudre le grand problème d'une langue universelle, c'est-à-dire de démontrer que toutes les langues connues sont renfermées dans une seule. On n'est pas encore certain si cette même langue sera le celte, l'hébreu, l'indien ou le japonais. Quoi qu'il en soit, le savant dont je te parle m'assurait qu'ils étaient déjà parvenus à trouver une origine commune à un grand nombre de mots de langues différentes, en changeant où en transposant seulement deux ou trois lettres dans chaque syllabe de ces mots. Quant à lui, il penchait pour accorder au langage celtique l'antériorité sur tous les autres : par exemple, il prétendait que lorsque Dieu eut achevé l'œuvre de la création, il appela l'homme, *Den*, mot qui se trouve renfermé dans Adam ; là on substitue seulement un *e* à un *a* et un *n* à une *m*. De plus, le jardin d'*Eden* signifiait, suivant lui, le jardin de l'homme. Or les paysans

de la Basse-Bretagne appellent encore aujourd'hui l'homme, *den* ou *dain*, d'où il suit que le langage qu'on parlait dans le Paradis-Terrestre était le *bas-breton*.

J'étais tout occupé de recueillir ces savantes observations, lorsque je quittai Paris pour venir en Espagne. Mais la rencontre que j'y ai faite d'un curé biscaïen, homme très-érudit et très-zélé pour la science étymologique, m'a fait naître des doutes. Cet honnête ecclésiastique m'a assuré que le langage de nos premiers parens était le *basque*, et que le premier homme s'appelait *Guïçona*. Et, sur ce que j'observais que cette langue primitive paraissait s'être prodigieusement altérée depuis la création jusqu'à Moïse, et depuis Moïse jusqu'à l'apôtre saint Jacques, il me répondit fièrement que le peuple basque était plus ancien que celui de Moïse, et que le voyage de saint Jacques en Galice était un événement tout récent dans l'histoire de la Biscaïe.

Je t'informerai, Racin, de tout ce que je pourrai recueillir de curieux sur les sciences de l'Occident, et si Dieu permet que je te revoie encore aux rives du Bosphore, nous pourrons rassembler des savans pour rechercher si le langage harmonieux de nos belles Circassiennes ne serait pas, par hasard, le même que celui qu'Ève employa pour séduire son trop amoureux époux, dans le célèbre harem qu'arrosaient le Tigre et l'Euphrate.

A.

CORRESPONDANCE.

FRAGMENS SAUVÉS DES FLAMMES.

Quos... mediisque ex ignibus

Extuleram.

Ce sont des papiers que j'ai sauvés du feu.

VIRGILE.

J'ai vu brûler les papiers que les cortès malencontreux laissèrent dans leurs bureaux, en s'enfuyant de Madrid.

Ces discours, ces motions, ces procès verbaux si bien faits pour *alimenter le feu*, disparaissaient pour jamais devant moi ; et le sort de la révolution qu'ils aidèrent était tout entier dans ce spectacle : entassés dans le bûcher vengeur, ils noircissaient d'abord, ils brûlaient ensuite. . . . un peu de fumée, et tout était fini.

Une liasse de papiers s'échappa du politique autodafé. A moitié consumée, elle roula à mes pieds : elle était encore entourée de sa feuille tricolore, et je lus sur la couverture : *Correspondance*, et plus bas, *France*.

Il y avait vraiment de quoi piquer la curiosité. Je ramassai le paquet. Je livre les pièces suivantes à nos amis de France.

Une lettre, que nous marquerons du n° 1, était encore entourée d'une bande du *Pilote*. Le commencement n'existait plus. Voici la fin.

..... « Vous ne pouvez pas décidément vous en passer. Vous avez adopté la glorieuse cocarde ; il faut prendre aussi la coiffure qu'elle a d'abord embellie. C'est la tête qu'il faut soigner, telle a toujours été mon opinion. Coiffez-vous, coiffez-vous, citoyens, et je pourrai remettre en circulation un vieux couplet d'un vieux vaudeville dans lequel j'annonçai jadis que cette mode ferait le tour du monde. Vous me direz peut-être que l'ornement est un peu décrié. Lorsque, comme vous, on a jeté son chapeau par-dessus les ponts, on peut bien.... Si cela vous convient, je vous enverrai par notre bon colonel Fab... un modèle. Il est du bon temps ; il m'a servi ; et avec lui l'on peut dire qu'il m'est arrivé de porter haut la tête. J'ôte mon bonnet devant votre civisme imitateur. »

T.

Suivent quelques passages du n° 2 :

« Oui, généreux représentans d'un peuple libre, nous méritons toujours ce nom de jeunesse studieuse que nous a donné notre père à tous..... Il y a six mois que nous avons déchiré nos rudimens, et l'année dernière, nous avons soutenu un siège en règle contre le despotisme et le fanatisme réunis. Ah ! si les gendarmes n'étaient pas venus... ! Mais vous viendrez aussi vous, vous ou les soldats libérateurs, inspirés par votre génie.... Nous les appelons à grands cris... Venez ! nous sommes Français ! vivent les

Espagnols! Plus de messe, de répétitions et de lentilles le vendredi!!! »

Voici le n° 3.

.... « Je suis très-étonné que vous n'avez pas encore fait traduire ma tragédie. Je vous envoie un exemplaire de la quatrième édition.... Faites-en parler dans tous vos journaux, faites-la jouer! Que diable, vous êtes les maîtres! et la tour de Ségovie est un logement tout trouvé pour les spectateurs qui se permettraient de la siffler, et pour les journalistes qui en diraient du mal. Menez-moi rondement ces gaillards-là! Dans un gouvernement libre il ne doit y avoir de pain à manger que pour les écrivains qui suivent le sentier tracé : beau plaisir, ma foi, que la liberté, si l'on pouvait penser autrement que nous..... La perruque n'est point de première nécessité. Comme le personnage qu'elle aide à faire reconnaître n'est pas très-aimé chez vous, vous accommoderez votre acteur à la Mina, à la Balesteros, à l'Abisbal... Mon héros a cela de bon qu'il va à tous ces messieurs-là.... Je m'occupe dans ce moment-ci d'un *Ermite en Espagne*. Mon voyage est bientôt fini.... Envoyez-moi quelques noms de royalistes, pour que je couvre ces gens de la honte qui leur est due.... De la vigueur, de l'énergie, mes braves! Vous tenez la puissance, gardez-la pour vous et pour nous.... Nous espérons bien aussi pouvoir un jour C'est que vraiment ce serait très-agréable. »

DE J.

Je transcris le n° 4 avec tous ses agréments.

« Je chéri l'humanité, messieurs, je suis fame et jolye. Mon époux est banqué de la Chaussé dentin; je suis libérale, et je vous assure que mon mari l'est. Nous avons applaudis à toute vos raiformes pour le triomfe de la liberte et de légalité; mais une chose me deplai, c'est que vous avais supprimé l'inquisition. Je chéri l'humanité, je le répéte; mais j'aime bien aussi, je dois lavoué, le romantique.... Quel soursse démautions puissentes vous enlevés aux romanssiers et à leur lecteur.... Ne pourroi-t-on pas satisfere tout le monde? Voici ce que je vous propose, c'est de fere servirre l'inquisition contre nos ennemis...., contre les royaliste et les prêtres. Ainsi vous ne turrez pas une brenche de littérature tres aimé chez nous; et vous servirez vos interets; ainsi

vous obligés à la fois l'industrie et la liberté. Mais rendais nous, au nom de la mélancholie et du sentiment, cette institution avec tous ses charmes, ses tortures, ses buchés...; depuis longtemps elle n'avait plus de poésie, plus de couleurs et j'espère qu'en l'employant. . . .

Je suis avec humanité.

A. C. »

Voyons maintenant le n° 5.

« Citoyens cortès, comme vous finirez aussi par être ducs, comtes ou marquis, et qu'il vous faudra tôt ou tard des broderies, des épées de cour, des décorations et des crachats, souffrez que je recommande mon magasin d'honneurs à votre républicanisme. Je vous réponds de vous arranger à juste prix. J'ai déjà raffistolé, dans le temps, messieurs les princes, ducs et barons de Limonade, d'Orangeade, et du Toou; j'espérais même avoir la pratique de S. M. l'empereur Iturbide, quand par malheur.... Dépêchez-vous, citoyens cortès...! Si vous n'y tenez pas, je vous fournirai du faux: c'est tout aussi brillant que le vrai; ça ne dure pas si long-temps, c'est vrai; mais dans votre position, il y aurait du malheur.... Vous pourrez en changer souvent. Je vends du vieux aussi...: j'ai quelques habits de cour, ils ont été retournés, et l'on a eu du mal à les détacher; mais l'on peut fort bien.... »

Il me reste encore quelques numéros; ce ne sont pas les moins curieux. Quelques-uns sont sur papier-ministre, et vous ririez si.... Mais chut! j'en ai fait des cartouches.

Le vieux Dragon.

LITTÉRATURE.

POÉSIES DRAMATIQUES D'UN ÉMIGRÉ.

Il y a long-temps qu'on voit en France les hommes d'un beau talent et d'un beau caractère chercher dans les lettres le soulagement de leurs travaux ou l'oubli de leurs malheurs. Que de mains glorieuses ont laissé reposer l'épée pour prendre la plume! que de nobles victimes

ont oublié leurs souffrances dans le travail où ils en traçaient le tableau pour l'instruction de la postérité!

Un brave et loyal Français, un noble pair qui souvent a fait retentir la tribune de harangues éloquentes, vient de publier, sous le titre modeste de *Poésies dramatiques d'un émigré*, quatre tragédies de sa composition. C'est dans l'exil, c'est au moment où quelques brigands, souverains par la terreur, chassaient de la France l'élite de ses enfans, que ces œuvres dramatiques ont été conçues. L'auteur, plein des plus purs sentimens, dévoué jusqu'à la mort à l'auguste sang de ses rois, a demandé à Melpomène son pinceau sévère pour flétrir la révolte et l'usurpation. Ce n'est point lui qu'on verra jamais chercher le succès dans de scandaleuses allusions, et étayer de pitoyables conceptions sur des déclamations dangereuses et des flatteries populaires. Il n'a pas le projet de placer au théâtre les tragédies qu'il a faites, et qui cependant effaceraient sans peine plus d'un ouvrage contemporain; mais il a voulu donner d'utiles leçons à ses compatriotes, et l'on peut, en le lisant, puiser de bons principes dans de beaux vers. Le cœur et l'oreille sont également satisfaits. Nous ne pouvons mieux soutenir l'opinion que nous venons d'annoncer qu'en offrant à nos lecteurs quelques citations. Nous éviterons cependant de les multiplier, et ce sera rendre un service au public que de le renvoyer au volume, dont il ne pourra regretter l'emplète.

La tragédie qui ouvre le recueil du noble pair est intitulée : *La Mort de Louis XVI*. Nous sommes loin de prétendre que, comme pièce de théâtre, cette tragédie soit parfaite, et l'auteur, lui-même, n'a point cette présomptueuse idée. Tout le monde sait que la longue suite de tourmens que couronna l'effroyable 21 janvier ne pourra de long-temps, bien que fort tragique, être mise à la scène! Il est bien rare que les événemens his-

toriques soient disposés de manière à fournir une intrigue dramatique sans éprouver aucune altération, et le martyr de Louis XVI est beaucoup trop récent pour qu'il soit permis aux poètes d'en compliquer le récit par des incidents imaginaires. Le noble pair s'est permis une seule invention, et elle fait l'éloge de son cœur. Il a supposé que l'un des tigres de 93, que Danton, adouci par les vertus touchantes du monarque, avait un moment résolu de le sauver; mais incapable de concevoir une pensée noble, le rebelle ose réclamer de son roi une bassesse en échange d'un service. On ne demandera pas quelle fut la réponse du prince. C'était un *Bourbon* qui répondait.

Un autre révolutionnaire, Manuel, forme des vœux impuissans pour la délivrance de Louis; mais avant d'employer sa fragile influence, il demande le prix de son dévouement, et craint que plus tard la haine de son prince ne le poursuive. Le Roi lui adresse ces paroles :

Manuel, ne sois pas à demi généreux ;

Sois moins intéressé, surtout moins soupçonneux.

Crois qu'on peut oublier le soin de sa vengeance,

Et qu'un cœur offensé peut pardonner l'offense.

Non, je ne te hais pas : Dieu, qui lit mes secrets,

Sait l'amour que je voue à mes moindres sujets.

Connais les sentimens que donne un rang suprême.

Celui qui monte au trône et ceint le diadème

Que lui transmet un droit antique et protecteur

Ne ressent, n'entretient qu'un besoin dans son cœur :

D'être aimé, respecté; que l'empire prospère.

Si son peuple fleurit, la terre le révère.

Puissant par ses sujets, leur bonheur fait le sien.

Hélas ! il est rompu ce noble et doux lien,

Des peuples et du prince heureuse confiance,

Nœuds saints qui m'attachaient tous les cœurs de la France;

Ces ennemis cruels les éloignent de moi.

Ils m'ont environné de soupçons et d'effroi.

Souvent ils ont voulu, soulevant ma colère,

Pour me rendre odieux, me rendre sanguinaire,

Et lassant le monarque , outrageant sa bonté ,
 M'inspirer d'un tyran la sombre cruauté ;
 Mais ils se sont trompés dans leurs noirs artifices.
 Cet amour paternel , qui faisait mes délices ,
 Qui naissait d'un pouvoir tutélaire et sacré ,
 Il vivra dans mon âme autant que je vivrai !
 A mon peuple chéri sans peine je pardonne , etc.

N'est-ce pas bien là le cœur de Louis XVI ! n'est-ce pas son langage aussi simple que touchant. Des raisons de convenance nous empêchent de citer une fort belle scène , dans laquelle Danton fait trembler un personnage qui , né du sang royal , rampait aux pieds de la populace ; mais nous ne pouvons résister au plaisir de rappeler ce beau vers :

Tu m'as fait ton égal : moi je me fais ton maître.

La tragédie d'*Antigone* est sans contredit la plus remarquable de toutes. L'auteur a trouvé moyen de créer un sujet entièrement neuf , en prenant une héroïne déjà présentée dans une foule de pièces. On trouve au quatrième acte une scène de la plus grande beauté , et nous ne pouvons mieux louer tout l'ouvrage qu'en disant qu'il a obtenu le suffrage du célèbre abbé Delille.

Rhadasmene et *Arsinoë* sont deux pièces qui ont entre elles de nombreux points de ressemblance. La première nous paraît supérieure à la seconde , dans laquelle il y a abus de ces lettres ou billets , si commodes pour nouer et dénouer une intrigue ; mais ordinairement d'un fort mauvais effet dans les drames. C'est cependant dans *Arsinoë* que l'on remarque une tirade qu'il faut offrir à cette jeunesse chez qui nos patriotes s'efforcent de faire germer l'insurrection.

Arsinoë , voulant renverser le prince dont le trône fait l'objet de ses désirs , dit au sage Palamène :

Qu'un roi soit indocile , insensé , téméraire ,
 S'il occupe à son rang le trône héréditaire ,

A vous croire , il n'est rien qu'on n'en doive endurer.

PALAMÈNE.

Madame , on peut se plaindre et non pas conspirer.

L'inclémence des dieux , sous des rois légitimes ,

Permet d'injustes lois et de fausses maximes.

Mais quels troubles affreux quand les droits incertains

Sur le sceptre aux sujets laissent porter les mains !

Heureux seul le pays dont une race antique

Éternise le trône et la paix domestique ,

Et qui n'est pas réduit à vivre sans liens ,

Ou sur les jours d'un homme à fonder tous les biens !

Ici , plus reculés , plus constans dans nos mœurs

A de vieux souvenirs nous demeurons fidèles.

Cet échantillon des œuvres du noble émigré nous semble suffire pour donner à nos lecteurs l'envie de connaître tout. Si les diverses tragédies dont nous venons de parler devaient être représentées , de nombreuses coupures seraient sans doute nécessaires , et l'auteur l'a reconnu lui-même dans sa préface ; mais telles qu'elles sont , elles doivent former un titre littéraire. On ne saurait trop louer un homme qui , après avoir défendu dans les conseils les intérêts du trône et de la patrie , consacre encore ses utiles loisirs à tracer des tableaux propres à faire détester la révolte et chérir la légitimité. A. V.

Le lieutenant-général Sarsfield étant venu grossir les rangs des royalistes espagnols , le baron d'Éroles en a fait son chef d'état-major. Voici comment le baron , s'adressant à ses soldats , s'exprime sur le compte du nouveau chef d'état-major :

« La réputation que M. le général Sarsfield s'est acquise

dans sa longue carrière par des services distingués , ses talens militaires , les persécutions qu'il a éprouvées de la part des constitutionnels à raison de sa fidélité au roi , et qui ont singulièrement altéré sa santé ; la franchise enfin avec laquelle il a résisté aux insinuations de nos ennemis , qui , connaissant son renom et ses mérites , ont voulu le placer à la tête de leur armée , sont autant de titres qui le recommandent à notre reconnaissance et à notre admiration. L'Espagne entière regardera comme un bienfait de la Providence de nous avoir rendu cet excellent général , qui peut assurer tant de crédit à nos armes. Vous acquerrez , soldats , dans le général Sarsfield un chef distingué qui vous conduira toujours dans le chemin de l'honneur. De mon côté , j'acquiers un compagnon estimable à tous égards et digne de ma confiance et de la vôtre. »

Dans les derniers jours de juillet , le 64^e régiment d'infanterie de ligne , l'un des derniers formés , a reçu , des mains de M. le marquis de Jumilhac , lieutenant-général , commandant la 16^e division militaire , le drapeau sans tache que S. M. a remis à sa valeur. Cette cérémonie a eu lieu en présence de tous les royalistes de Lille , c'est-à-dire en présence de toute la ville. Des discours respirant l'enthousiasme de la fidélité ont été prononcés par M. le lieutenant-général et par M. le baron Gérard , colonel du 64^e régiment ; les cris unanimes de *Vive le Roi!* ont accueilli les paroles de ces dignes chefs. Un grand repas a eu lieu , dans lequel on a porté des toasts au Roi et à la famille royale. Des couplets ont été composés par MM. Joubert et Darnodry , lieutenans au 64^e ; ils ont été chantés à table , puis au spectacle , et les applaudissemens ont prouvé aux auteurs que tout le monde partageait leurs sentimens. Nous regrettons de ne pouvoir citer que les

deux suivans , mais ils prouveront du moins quel est l'esprit qui anime le 64^e régiment d'infanterie.

De mes aïeux oriflamme sacrée ,
Lis immortel ! objet de notre amour ,
 Nous défendrons ta tige révéérée
 Qu'à nos sermens on livre dans ce jour.
 Le preux choisi pour ce saint ministère
 Est le garant de notre loyauté ;
 Car en tous temps il eût pour cri de guerre :
Le Roi , la France et la Fidélité !

Oui , quelque jour , les palmes de la gloire
 Ombrageront ce nouvel étendard.
 Par un Bourbon guidés à la victoire ,
 De ses lauriers nous aurons notre part.
 Fiers de marcher sous la blanche bannière ,
 Fiers de servir la légitimité ,
 Nos bataillons prendront pour cri de guerre :
Le Roi , la France et la Fidélité :

BILLET D'INVITATION ,

OU GRAND BAL DANS LA BAIE DE CADIX.

Tous les Brutus , les Décius , les Mutius Scœvola et les Gracches qui se saturent de patriotisme chaque matin en lisant *le Constitutionnel* , ont dû sentir , il y a quelques jours , un *héroïque* frémissement , un *sublime* frisson , en apprenant *l'énergique* résolution adoptée par le *chaleureux* Valdès , d'ensevelir la *Constitution* et la *Monarchie* dans la baie de Cadix. Nous sommes sûrs de leur causer une émotion bien plus profonde , et de faire tressaillir bien plus vigoureusement encore leurs nerfs patriotiques , en leur communiquant le superbe billet d'invitation , en forme de circulaire , que cet *admirable* citoyen vient d'adresser aux *hommes libres* de tous les pays. Il nous est transmis par l'un des *invincibles* que *l'ennemi*

(c'est-à-dire les soldats français) ont eu l'indélicatesse de rejeter dans l'île de Léon plus vite qu'ils n'en étaient sortis. Le voici.

Cadix, le juillet 1823.

Citoyen et ami,

Vous n'êtes pas sans avoir entendu parler de mon fameux projet. Sans prétendre me flatter, j'ose croire que jusqu'ici nous n'en avons pas vu beaucoup dans ce goût-là. J'ose penser aussi qu'il me couvrira d'une certaine gloire, et qu'il sera question de moi dans la postérité la plus reculée. Cependant, à Dieu ne plaise que je veuille accaparer tout seul la célébrité qui doit rejaillir de son exécution; je sais trop les égards que méritent mes frères de toutes les nations : aussi me suis-je cru obligé de les instruire, par la voie de nos trompettes, d'un dessein qui intéresse si généralement la cause que nous servons aux quatre coins du globe.

Si donc, citoyen et ami, le cœur vous en disait, et que vous voulussiez vous y associer personnellement, vous êtes prévenu que le 10 août (époque mémorable dans les fastes des révolutions) est le jour irrévocablement fixé pour le dénouement en question. Voici l'ordre et la marche des cérémonies qui seront observées.

Dès six heures du matin plusieurs bombes et fusées à la Congrève seront lancées sur la flotte française, après quoi un parlementaire sera envoyé à l'amiral, pour le sommer d'ouvrir les lignes et de laisser sortir tranquillement l'escadre *constitutionnelle*, chargée de tous les dieux pénates de la Péninsule. S'il refuse, tout se disposera pour l'immortelle opération. Il nous reste quelques barriques de vin et d'eau-de-vie, et plusieurs sacs de pommes de terre. On fera sur le rivage, et à la barbe des satellites de la tyrannie! un petit repas *civique*. De copieuses libations et de nombreux toasts auront lieu en l'honneur de

l'énergie nouvelle, puis le festin terminé, l'embarcation commencera. La grande pierre de la *constitution* sera soigneusement transportée à la proue du vaisseau principal que monteront les cortès, moi en tête, tenant à la main une méche allumée. Il sera suivi par des barques, des chaloupes et autres petits bâtimens destinés aux citoyens subalternes ; des navires, remplis de musiciens et ornés de pavillons tricolores, escorteront le convoi. Pensant que les *galères* vous conviendraient mieux, nous en avons fait préparer de fort élégantes pour les amateurs étrangers qui nous feront l'honneur d'être de l'expédition. Une fois à l'extrémité de la baie, trois coups de canon seront tirés, la musique exécutera la *traga!a*, je crierai : *Vive la constitution*, je mettrai le feu à Sainte-Barbe, chacun en fera autant de son côté, et nous sauterons tous ensemble.

Vous voyez, citoyen et ami, que vous n'aurez jamais eu plus belle occasion de danser en bonne compagnie ; cet aussi un excellent moyen pour se soustraire au joug tyrannique des despotes de l'Europe. La révolution de France a été *rafraîchissante*, la nôtre aura été *rafraîchissante* et *réchauffante* en même temps. Venez donc vous engloutir avec elle, si cela peut vous être agréable !

P. S. Vous serez admis à vous embarquer avec nous en présentant ce billet. Les généraux français ont donné des ordres précis pour qu'on ne vous gênât en rien. C'est la seule liberté qu'ils nous laissent. Indépendamment de tous les avantages précités, je dois vous faire sentir celui d'être privé de l'assistance des prêtres et des formalités religieuses de l'inhumation, point très-important pour des philosophes radicaux. Les requins et autres poissons voraces de la baie de Cadix sont prévenus d'avance et veulent bien se charger de ne faire qu'une bouchée de chacun de nous. Ils avaient d'abord témoigné quelque *répugnance* à nous avaler, car il est bon de vous dire qu'ils sont aussi

très-constitutionnels ; mais pour nous obliger, ils y consentent : peut-on rien de plus aimable de leur part ? Encore une fois, accourez ! *Tardè venientibus ossa !* Réponse s'il vous plaît.

NÉCROLOGIE.

La ville de Brunswick a vu mourir, il y a quelque temps, une femme sinon célèbre, du moins intéressante par le malheur qu'elle eut de s'unir à un homme qui, dans ces derniers temps, acquit une funeste renommée.

Mlle. de Cram était, il y a vingt-cinq ans environ, l'un des plus brillans ornemens de la cour de Brunswick. Dame d'honneur de la princesse et sa favorite, elle pouvait aspirer au plus riche établissement, ce qui n'empêcha pas M. B. C. de Reb... de prétendre à sa main. Ce poursuivant aurait été refusé, sans doute, si la petite vérole ne fût venue défigurer mademoiselle de Cram. M. B. C., voulant prouver qu'il méritait son nom, persévéra dans ses poursuites, et il finit par obtenir la main de la jeune personne. Celle-ci, en contractant cet hymen, cessa d'être dame d'honneur de la duchesse régnante, et perdit tous les avantages dont elle jouissait à la cour.

Les Anglais ne comptent ordinairement dans l'hymen qu'une lune de miel ; le Suisse B. C. en obtint douze ; mais au bout de ce temps la constance de B. C. parut épuisée. Il s'enflamma pour les charmes de madame de M..., femme d'un chambellan du duc de Brunswick, et bientôt après un divorce le sépara de Mlle de Cram.

Pour rompre aussi ses liens et pour épouser le divorcé B. C., madame de M... fut contrainte de recourir au même moyen. Cependant, après ce divorce mutuel, M. B. C. et sa nouvelle conquête voulurent jouir quelque temps de leur liberté. Ils ne s'unirent pas tout de suite.

Avant de venir au pied des autels se jurer une foi que leurs antécédens garantissait si bien , on les vit pendant plusieurs années , l'un suivre le char de la baronne de St...., l'autre s'attacher à M. Dut...., émigré français.

Pendant ce temps , l'infortunée mademoiselle de Cram languissait à Brunswick. La princesse , sa protectrice , qui ne lui avait pas pardonné son union avec B. C. , vint à mourir , et elle-même , après de longs chagrins , vient de terminer sa pénible existence.

ÉCLATS.

Dans le dernier combat livré en Catalogue , pour la cause royale , M. le maréchal Moncey a reçu un coup de feu à bout portant. Ce vieux guerrier n'a fort heureusement pas été blessé ; la balle a traversé son habit. On n'a retrouvé que la bourre. Croirait-on que c'était un morceau de papier où étaient imprimés ces mots : *Vive le Roi quand même!* M. le maréchal les a de suite pris pour devise.

Le drapeau tricolore vient encore d'essuyer un échec devant la Corogne. Nos soldats ont prouvé , en tirant dessus , qu'ils s'en tenaient au *blanc* , et qu'ils ne voulaient plus souffrir qu'on disputât avec eux *des goûts et des couleurs*.

Quelques-uns des industriels qui ont refusé de concourir à l'exposition des produits de l'industrie française viennent d'envoyer à Cadix les échantillons de leurs inventions. On parle d'un boulanger et d'un boucher libéraux qui ont adressé aux cortès , le premier , un four qui cuit du pain sans pâte ni farine , et le second , une marmite au moyen de laquelle on fait un pot-au-feu sans viande ni tablettes de bouillon.

Le Pilote ne paraîtra pas ce soir à cause de la solennité du 10 août. Il y aura grande fête dans ses bureaux. On brûlera dans la cour de l'imprimerie un mannequin vêtu en suisse.

Nous apprenons que, depuis le départ des cortès de Madrid, la régence a fait faire des réparations à la *Fontana d'oro*, et qu'on y lit aujourd'hui ce distique latin :

Stabulum Augiæ totus vix eluit annis :
Urnula quid fecerit, sordidior loco ? (1)

Un de nos journaux radicaux fait un grand mérite à sir Robert Wilson d'avoir évincé M. Desbassins, gouverneur des possessions française dans l'Inde. Voici le secret de la générosité de l'aventurier anglais. La Corogne est bloquée, les vivres y manquent, et ce n'est pas le cas de dire : *Quand il y en a pour trois, il y en a pour quatre*. Il est prouvé depuis long-temps que les libéraux ont le cœur au ventre.

Il est question de présenter aux chambres un article additionnel à la loi sur la liberté de la presse. Cet article condamnera tout écrivain séditieux à lire, pendant sa détention, tous les mauvais ouvrages qui auront paru depuis un an. On va mettre en vente l'édition complète des œuvres de M. Jouy.

Une nouvelle très-alarmante a circulé hier dans les bureaux du *Constitutionnel* et du *Courrier*. On disait que Mina était sérieusement brouillé avec la junte de Barcelonne, parce qu'elle lui avait refusé une indemnité de chaussure. Mina veut bien être sans-culotte, mais il ne veut pas passer pour un va-nuds-pieds.

M. de J.... s'est fâché tout de bon, dans un journal qui est orné du portrait de M. T., de ce que le parfumeur Brescon a fait placarder une affiche qui commence par ces mots : *Il n'y a plus de perruques*. L'auteur de *Sylla* répond avec une modération très-plaisante : « M. Brescon se trompe, il y encore des perruques. »

(1) Un fleuve entier put à peine laver l'étable d'Augias, que fera, dans un lieu beaucoup plus sale, un simple filet d'eau ?

L'auteur grave'eux de *l'Enfant du Carnaval*, de *la Folie Espagnole* et d'autres folies plus ou moins oubliées, M. Pigault-Lebrun, vient de mettre au jour une *Histoire de France*. Cet ouvrage est écrit avec tout le savoir et toute la véracité dont un auteur de roman est capable. On assure que M. Pigault-Lebrun travaille à l'histoire secrète et galante du royaume de Westphalie. Bien que ce royaume ne compte pas une longue suite de monarques, il paraît que l'ouvrage sera très-volumineux.

Le Drapeau blanc nous assure que c'est par amour pour le Roi et la légitimité qu'il a cherché à souiller les cheveux blancs d'un vieux soldat français. En lisant cette justification du *Drapeau blanc*, nous nous sommes rappelé involontairement ce couplet de chanson qu'on attribue à Fontenelle.

Villeroy, Villeroy,

A bien servi le roi

Guillaume.

(Ter.)

ANNONCE.

Tous les jours, depuis onze heures du matin jusqu'à quatre, on voit dans la grande salle du Prado, place du Palais-de-Justice, un tableau représentant *la Séparation de Marie-Antoinette et de son fils Louis XVII*. Le peintre a choisi l'instant où les féroces agens de la commune entourent le jeune Prince. La Reine est dans les bras de madame Elizabeth; *Madame* est évanouie aux pieds de sa mère. Un des municipaux insulte à la famille royale par un sourire rempli d'ironie.

Les têtes des divers personnages ont été peintes d'après les meilleurs portraits. Celle de la Reine a été copiée sur le beau tableau de madame Lebrun.

Avis. — *La Lithographie ordinaire paraîtra le 20 de ce mois.*

IMPRIMERIE DE GUIRAUDET, RUE SAINT-HONORÉ, N° 315.